

Le Sud et l'Italie dans *Le Roman inachevé*

On connaît chez Aragon le goût de la mystification et du masque. Comme tous les grands créateurs, il souhaite d'un même mouvement se livrer et se cacher, révéler la vérité de son moi et brouiller la représentation. Une phrase de Stendhal empruntée aux *Souvenirs d'égotisme* lui convient parfaitement : « Je porterais un masque avec plaisir, je changerais de nom avec délices. » L'inventeur du « mentir-vrai » ne se sent aucune dette à l'égard de l'authenticité, ni même du réalisme qu'on lui a souvent attribué et dont il rejette les illusives prétentions : « Les réalistes de l'avenir devront de plus en plus mentir pour dire vrai » écrit-il dans la nouvelle qui a précisément pour titre *Le Mentir-vrai*.

Cette désinvolture, ce sens du paradoxe et de la dissimulation expliquent qu'Aragon ait toujours biaisé au moment de se raconter. Certains de ses titres qui annoncent des révélations tapageuses, *J'abats mon jeu*, *Pour expliquer ce que j'étais*, sont loin de remplir le contrat annoncé, et le second de ces textes, d'une cinquantaine de pages à peine, n'a pas été publié du vivant de l'auteur. Il y a bien, ça et là, quelques confidences, quelques révélations au hasard d'un entretien ou d'une préface, mais nous serions autorisés à avancer que *Le Roman inachevé*, recueil poétique de 1956, constitue la seule œuvre véritable à vocation autobiographique.

On ne pouvait toutefois pas attendre d'Aragon qu'il se livrât dans ce livre avec la complaisance d'un Rousseau ou même d'un Stendhal, qu'il a lu et commenté. Ce récit de vie prend des précautions avec le genre. D'abord parce qu'il est écrit en vers, ce qui contredit la vulgate autobiographique telle qu'elle a été établie, il y a plus de trois décennies, par Philippe Lejeune : « Nous appellerons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ». Ecrire sa vie en vers est donc une première manière de s'affranchir partiellement du modèle générique, même si Lejeune reconnaîtra la validité de la démarche et si un exemple existait déjà avec *Chêne et chien* de Raymond Queneau (1937). Deuxième transgression, l'introduction dans le titre du mot « roman » destiné à nous égarer. Le roman, pour Aragon, c'est cette région incertaine où la réalité et la fiction se mélangent, où une « histoire » s'imbrique à l'Histoire. C'est aussi le déroulement cahoteux de la vie d'un individu ; et quand il choisit de s'attacher au parcours d'un artiste moderne, le livre produit s'appellera *Henri Matisse, roman*. Plutôt que des « souvenirs », des « mémoires » ou des « confessions », l'écrivain va donc raconter le roman de sa vie, s'autorisant quelques libertés avec les faits, conformément à cet aveu du *Mentir-vrai* : « Et quand je crois me regarder, je m'imagine. C'est plus fort que moi, je m'ordonne. Je rapproche des faits qui furent, mais séparés. Je crois me souvenir, je m'invente ». Ajoutons enfin que ce « roman » de la vie est, en l'occurrence, « inachevé », à la fois parce que cette vie n'est pas terminée au moment où il s'écrit, et aussi parce qu'il avoue ainsi son caractère hésitant, ébauché, susceptible

d'améliorations et d'affinements.

Si j'ai pris la peine de revenir sur ces caractéristiques bien connues à propos d'un livre souvent commenté, c'est moins pour apporter sur ces points un éclairage inédit que pour éviter tout malentendu dans la démarche qui a été la mienne. Les informations qui nous sont livrées dans *Le Roman inachevé* sont infiniment précieuses pour la connaissance de l'auteur et des moments importants de son passé. Les trois parties qui composent le volume respectent, en gros, les grandes phases de son existence : l'enfance et les souvenirs de la Grande guerre, la période agitée de l'entrée en littérature et de la quête amoureuse, entre 1918 et 1928, puis, à partir de la rencontre d'Elsa, l'apaisement sentimental, les engagements politiques, le partage entre Paris et Moscou (1928-1954). Toutefois, cette matière autobiographique n'est pas déroulée de manière simple et continue. Les dates sont rares, la chronologie est défaillante, les circonstances sont imprécises, les allusions floues. A ce point que l'auteur n'a pas dédaigné de nous fournir un rapide appareil de notes pour élucider les zones d'ombre de certains vers, selon une démarche qu'il déclare apprécier : « J'ai toujours eu le goût des éditions critiques », et il ajoute que « la simple note qui a pour but de faire comprendre un vers me paraît désirable ». Ce qui ne l'empêche pas, là encore, de prendre avec la réalité, pour le parodier lui-même parodiant Molière dans le poème « Le mot vie », des « accommodements ».

Choisir donc de parler de ce recueil *Le Roman inachevé*, fût-ce à partir d'une thématique étroite comme le Sud et l'Italie, c'est donc se heurter à une double difficulté qui rend le propos qui suit prudent et modeste : d'une part accorder une place privilégiée à l'approche biographique au détriment de ce qu'on est en droit d'attendre d'un travail universitaire, le commentaire strictement poétique ou au moins littéraire ; d'autre part se tenir à distance des prétendues révélations qu'offre le texte, celui-ci avouant volontiers ses incertitudes, ses glissements vers le rêve comme le reconnaît ce distique :

Je me souviens C'était je crois tout près de Saint-Michel-en-Grève
Mais peut-être après tout que je confonds la vie avec le rêve

Le miroir de la mémoire va donc guider cette résurrection imparfaite du passé dont nous avons décidé de ne retenir qu'un aspect particulier, secondaire mais non négligeable, et qui devrait nous permettre de mieux comprendre chez ce poète, le rapport au Sud en général et à l'Italie en particulier. Je procéderai en deux temps, m'attachant d'abord à délimiter les contours de ce Sud que j'appellerai « imaginaire », puis je tenterai, à propos de l'Italie plus étroitement, d'interpréter les raisons de cet attachement aux paysages méridionaux et transalpins.

Un Sud imaginaire

Commençons par baliser le terrain. Quand l'autobiographe Louis Aragon choisit, dans son recueil, d'évoquer le Sud et l'Italie, il n'ambitionne pas de nous livrer une description touristique précise ou la relation d'un itinéraire clairement identifiable ; il

souhaite plutôt s'inventer un « sud imaginaire ». J'emprunte l'expression à un écrivain finalement assez proche d'Aragon, Giono, qui l'utilise dans une préface aux « Chroniques romanesques » réunies en vue d'une republication : « Il s'agissait pour moi de composer les chroniques de la Chronique, c'est-à-dire le passé d'anecdotes et de souvenirs de ce « sud imaginaire » dont j'avais, dans mes romans précédents, composé la géographie et les caractères ». L'intention est évidemment autre dans *Le Roman inachevé* et je ne voudrais pas pousser le parallèle trop loin, sauf pour noter que les visions méditerranéennes qui nous sont proposées par Aragon, n'ont, pas plus que chez Giono, rien de documentaire ou de réaliste, mais s'inscrivent dans le cadre d'une reconstruction affective de l'espace. L'homme vieillissant qui entreprend de retrouver son image, comme le suggèrent les premiers vers, très célèbres, du recueil :

Sur le Pont-Neuf j'ai rencontré
L'ancienne image de moi-même

expérimente l'épreuve du dédoublement dont la douleur est, ailleurs, corrigée par la dérision :

Laisse-moi rire un peu de toi mon pauvre double mon sosie

Sans nous attarder trop longuement sur cette question de la scission du moi et sur le *topos*, si profondément aragonien, du double, nous pourrions tenter d'appliquer ce modèle à la perception du monde. Cet homme-double, déchiré, fragmenté, tirailé entre des forces et des tendances contradictoires, voit sa vie partagée entre deux zones géographiques qu'on schématiserait en les appelant le Nord et le Sud. Lui dont les racines plongent dans le sol rocailleux de la Provence ou dans les plaines fertiles de la Lombardie, lui dont le nom évoque le pays du Cid et du Quichotte est amené, par les hasards de la vie, à naître parisien, à vivre son enfance à Neuilly ou dans une pension de l'avenue Carnot, à faire la guerre en Sarre et en Rhénanie, à se former l'esprit à la lecture de la philosophie allemande et à placer ses espoirs politiques du côté des Soviétiques.

Cette inclination, pas toujours délibérée, vers les paysages et la culture sévères et graves du Nord (au sens large du terme), reçoit un contrepoint souriant avec les évocations ou les escapades méridionales. En accord avec une tradition qui a commencé vers la fin du XIX^e siècle, le Sud, les bords de la Méditerranée, les régions de l'Italie sont des lieux qui se révèlent propices aux vacances de la vie et à la libération de l'imaginaire. Un poème, aux premières pages du *Roman inachevé*, qui a pour titre « Une respiration profonde », nous conduit en ces zones chargées de promesses :

Il y a des jarres de couleur au pied des hauts bouquets de joncs
Des palissades que le jour rend aussi roses que le sol
Des demeures négligemment qui tiennent leur pin parasol

La végétation composée d'oliviers, de platanes, de pins parasols, de palmiers, d'œillets est bienveillante, amicale, préparant une vie de fraternité heureuse dans les rues de Nice :

La ville mauve en bas allumait peu à peu ses devantures
Ces enfants se tenaient par la main comme sur une peinture

Ces mêmes deux enfants qui font oublier les beautés frelatées de ce qu'il nomme
« tout le pêle-mêle de la Côte » :

Miramars et Bellavistas ce langage au goût des putains
Palais Louis Quinze Immeubles peints Balcons d'azur à colonnettes

Nice la belle, première cité italienne du bord de mer, peut abriter, comme les mauvais quartiers parisiens, des gigolos ou des proxénètes, des trafiquants ou des filles de joie, des joueurs professionnels ou des aventuriers, mais le soleil et la lumière donnent à cette vie interlope des allures de carte postale exotique où la candeur de l'enfance transfigure ces apparitions douteuses :

Il suffit de deux enfants rencontrés et tout cela s'éteint

L'homme mûr heurté par une modernité agressive retrouve au spectacle du jeune couple l'état d'éblouissement que connurent au début du siècle les peintres « fauves » quittant Paris pour découvrir la lumière méditerranéenne : Signac s'installant à Saint-Tropez, Matisse à Collioure ou à Nice, Derain, Marquet ou Vlaminck venant les rejoindre. La vie et ses réalités sordides, sont transformées par l'incandescence du soleil de Provence.

D'autant que ce paysage radieux semble dressé en contrepoint des réalités triviales et sombres de la pension de l'avenue Carnot, de l'errance au Boulevard Port-Royal ou vers les bains Deligny, lieux qu'évoque le poème suivant. Dans la grisaille de l'« Etoile-famille » pour reprendre le nom choisi dans *Les Voyageurs de l'Impériale*, la lueur vient parfois d'une odalisque torride sortie d'un tableau de Delacroix :

Il était descendu chez nous une cliente

Qui restait tout le jour dans sa chambre allongée
Elle écoutait le soir parfois le phonographe
La Muette ou Norma L'Italienne à Alger

Et, plus loin, l'Olympia exotique se fait initiatrice:

Elle posait sa main sur ma tête enfantine
Me donnait des loukoums poudrés comme ses doigts

Elle avait des points d'or autour de sa rétine
Une voix qui sortait des Mille-et-une Nuits
Que fais-tu tout le temps chez cette Levantine

Me demandait Marie (...)

Je cherche le rêve, pourrait répondre le petit Louis, je cherche l'évasion, je cherche à retrouver les odeurs ou les mirages d'un orient mythique qui m'arracherait à ces quotidiennetés fades.

Cet appel du Sud est d'autant plus pathétique qu'il est en permanence retardé et contesté par le tropisme du Nord. Dans l'économie du recueil, à la suite de ce passage plus ou moins direct au soleil, nous nous retrouvons immédiatement, avec « Classe 17 », dans la Bretagne celtique, puis à Paris bien sûr, puis dans « la Champagne dépouillée de

gencives » (p. 57), ou à Couvrelles, lieu d'une fausse mort, ou « Sous les pierres d'Arras » (p. 65), puis en Allemagne, du côté de Sarrebruck où Bellini et Rossini ont été remplacés par Schubert et Weber (« Il y avait devant la croix... », p. 71), en Germanie où les putains ne sont plus d'avantageuses Levantines, mais des hétaires du Nord :

Dans le quartier Hohenzollern
Entre la Sarre et les casernes
Comme les fleurs de la luzerne
Fleurissaient les seins de Lola (...)

Elle avait des yeux de faïence
Et travaillait avec vaillance
Pour un artilleur de Mayence
Qui n'en est jamais revenu

Cette opposition entre la vie glacée et tourmentée du septentrion et les promesses ensoleillées du Sud se retrouve en maints endroits du recueil, par exemple dans un poème du début de la deuxième partie qui a pour titre « Le mot vie ». Dans ce long texte formé de trente-huit tercets, le poète juxtapose diverses visions fugitives empruntées à sa vie. Une des premières évocations est celle de l'enfance en Provence :

Où t'en vas-tu croquant des guignes
Jamais le soir les filles de Soliès ne te feront plus signe

Ce Soliès – orthographié à tort avec un seul « l » –, c'est le pays des Toucas, Solliès-Toucas à deux pas de Toulon, et d'où est originaire la famille de Marguerite, la mère du poète. Ce décor miraculeux (le traditionnel rappel du « vert paradis des amours enfantines ») était déjà présent dans un poème écrit juste après la mort de la mère et recueilli dans *En étrange pays dans mon pays lui-même* :

Et je vois fleurir tout un printemps de chemins
Au soleil de Solliès entre les cerisiers.

La paronomase n'a rien de gratuit : entre « Soliès » et le soleil, existe une véritable parenté que reproduit la phonétique. Même assimilation entre Solliès et les cerises (ou encore les guignes), ces cerises qui connotent des cueillettes sauvages tout autant qu'un « temps » de Révolution et de liberté. Si nous revenons au poème du *Roman inachevé*, les strophes suivantes vont, par contraste, nous conduire au Tyrol pour les vacances familiales de l'été 1922, puis à Berlin :

On y dévaluait d'un même coup le mark et les idées

avant de revenir à Paris, à la recherche de « l'Amie éclatante et brune », la dame des Buttes-Chaumont, tout en rêvant aux voyages lointains de Paul Eluard :

J'ai traversé l'Europe
Je me suis assis un peu partout sur des pierres je me suis
Arrêté dans le pays des rêves...

Sa station préférée est celle de l'enfance, moment privilégié en un lieu béni des

dieux :

O la nostalgie à retrouver de vieilles cartes-postales
Où le ciel est toujours bleu l'arbre toujours vert la mer étale

On mesure ce qu'a d'irrationnel, d'instinctif – on aurait envie de dire de proustien – cette attirance pour les paysages et les gens du Sud, un Sud plus rêvé que vécu. Et si l'on devait trouver une autre raison à cette affinité profonde, on pourrait la chercher du côté de la quête de l'identité.

L'Italie, terre des ancêtres

Pour l'enfant sans père que fut Aragon, pour l'homme sans nom, la Provence et l'Italie, qui la prolonge, sont investies d'une charge symbolique qui justifie ou éclipse les aspects pittoresques : c'est le lieu des origines, la terre maternelle. L'aveu est explicite :

Car j'ai dans mes veines l'Italie
Et dans mon nom le raisin d'Espagne

Et dans l'évocation qui suit, l'autobiographe transgresse sa pudeur pour ressusciter l'image de ceux qu'il appelle « les miens », la famille de Marguerite, née Toucas et descendante de hobereaux lombards, les Biglione :

Est-ce que je ne suis pas sorti de ce domaine de cerises
Où est ma place Est-elle avec ce passé des miens
Femmes de chez nous le pied court et la jambe haute
Les petits cheveux bouclant sur la nuque dont vous étiez si fières
Avec sous la peau blonde et transparente ô lionne
Le sang lombard des Biglione

Faute de père, c'est au grand-père Fernand Toucas, qui fut préfet en Algérie puis aventurier à Constantinople, marié à une Massillon de la famille de l'orateur sacré originaire d'Hyères, que le jeune garçon cherche à se rattacher pour conquérir une généalogie qui ne soit pas uniquement féminine. Cette reconstruction mythique d'une ascendance a besoin d'un ancrage géographique. La Provence et l'Italie assument cette fonction.

Et cette Italie, perçue comme une mère nourricière, se voit célébrée dans un poème entier, de facture classique, hugolienne même, et d'un contenu apaisé, « Italia mea ». Le titre en latin (hommage à Virgile ou à Hugo qui affectionne le procédé) doit rappeler l'antiquité de cette terre à laquelle le poète se sent attaché autant par le sang que par la culture. Une longue apostrophe exprime cette allégeance, la supplication d'un apatride désireux de réintégrer le territoire de ses aïeux :

Imaginaire azur je te demande asile
Terre du long désir Italie Italie

Le poète, dans une attitude de pieuse ferveur, entame le pèlerinage aux sources qui lui permet de déposer l'offrande de sa vie et de sa voix :

Je t'apporte mon cœur c'est un enfant prodigue
Pardonne-lui d'avoir si longuement tardé
Dans les pays fanés que les hivers fatiguent
Et galvaudé ses chants pour des cieux galvaudés.

Loin de ces régions sans soleil, la terre d'Italie accueille, après l'Espagne, le poète et sa maîtresse, Nancy Cunard. Mais les défaillances de l'amour ont altéré la belle harmonie de ces lieux d'élection :

Où suis-je Allons faisons trois pas sur la terrasse
Quels sont ces jardins d'ombre où rôdent les parfums
Et Vérone ou Vicence où je cherche la trace
Des amours éternels et d'un amour défunt

Plusieurs poèmes qui clôturent la deuxième partie du *Roman inachevé*, quoique liés à l'Italie, n'expriment plus forcément la joie d'une patrie retrouvée ou d'une terre ensoleillée ; mais plutôt la souffrance d'un amour qui se défait, loin de la mer et du Sud. Les beautés de Crémone, son dôme, son Torrazzo (le campanile le plus haut d'Italie), ses palais décorés de fresques mythologiques, son palazzo Del Comune, ces lieux qui vibrent du souvenir de luthiers célèbres tels Amati, Guarneri, Stradivarius, doivent détourner l'amoureux délaissé du regard perçant de Nancy, le ramener à lui-même. Mais la politique s'en mêle, comme l'illustre l'épisode, plus cocasse que tragique, du commissariat de Crémone. Là, des policiers zélés et mussoliniens réclament avec insistance à Aragon son passeport, façon de contester son « italianité », à lui qui ignore l'existence de Farinacci, de le renvoyer à sa qualité d'étranger – avant qu'il soit tiré d'affaire par l'homme de Casalpusterlengo, étranger à Crémone lui-même, plus ouvert que les autres à la différence et peu sensible aux sirènes fascistes.

L'aventure et le voyage s'achèvent à Venise, ville chargée de réminiscences, chantée dans un long poème qui commence par ce vers :

Les dames de Carpaccio lentes et lourdes à ravir

Suit une promenade suggestive dans la cité des doges dont les splendeurs peuvent distraire un moment l'amant trahi, comme si les richesses de l'« Italia mea » devaient le détourner d'une inspiration mélancolique, ainsi que le laisse entendre l'injonction du dernier vers, détaché des autres :

Chante la beauté de Venise afin d'y taire tes malheurs

Plutôt que de m'attarder sur les attendus de cette débâcle sentimentale dont Aragon a fait longuement état dans les vers de *La Grande Gaîté*, j'aimerais chercher dans l'épisode une confirmation de notre hypothèse en faveur d'une Italie maternelle susceptible d'aider le poète à se retrouver.

En la circonstance, l'adhésion à son pays d'origine se fait par la superposition des drames dont la Sérénissime a été le cadre : cette rupture dramatique, en effet, reproduit en mineur le destin d'Othello, et répète, à un siècle de distance, la déconvenue douloureuse de Musset. C'est pour avoir trop aimé la belle cité que ces trois amoureux ont

été dépossédés de leur bien ; et c'est pour avoir perdu la femme qu'ils s'attachent encore plus à la ville. En somme, en s'appropriant la culture d'un pays, Aragon le métèque s'en approprie les malheurs.

Littérairement, le glissement vers un autre pays est marqué par le jeu de l'intertextualité. On sait qu'Aragon, dans ce recueil comme dans beaucoup d'autres, aime à pratiquer le collage, la citation, intégrale ou détournée – qu'il n'hésite pas au besoin à nous signaler en note comme pour un octosyllabe du premier poème « Mon autre au loin ma mascarade » qu'il glose ainsi : « Ce vers est clairement calqué sur un vers de Guillaume Apollinaire, dans *La Chanson du Mal Aimé : Mon île au loin ma Désirade* ». Les références italiennes, singulièrement nombreuses, sont chargées d'attester la familiarité avec une culture originelle. Ici c'est la métrique de Dante qu'il essaie d'imiter :

Je tresserai l'enfer avec les vers du Dante

Ailleurs, c'est un poème de Pétrarque qu'il intègre à son chant :

Oime il bel viso oime il soave sguardo ...

Ou bien sont convoquées les peintures de Carpaccio, du Tintoret ou de Guardi ou encore les musiques de Rossini et de Verdi, dont l'*Otello* résonne à ses oreilles alors qu'il expérimente la jalousie. Ces diverses références, à leur manière, établissent une filiation, proclament une communauté d'inspiration, une fraternité culturelle.

La richesse du patrimoine, la beauté de la langue, le charme de ces villes-musées ont raison de toutes les souffrances. Avec le recul, le poète néglige les blessures du cœur et se laisse gagner par la légèreté d'un soir de Provence, « Treize Place des Tambourins » :

J'arrivai par un soir de fête
Les enfants portaient des flambeaux
Tous les vieux jouaient les prophètes
Tous les jeunes gens semblaient beaux.

« Après l'amour » (c'est le titre de ce dernier poème de la deuxième partie), la femme est envolée, la douleur estompée, et la Provence se substitue à l'Italie, chaleureuse et vivante comme le montrent les strophes bien connues que chantait Ferré :

Il existe près des écluses
Un bas-quartier de bohémiens
Dont la belle jeunesse s'use
A démêler le tien du mien

En bande on s'y rend en voiture
Ordinairement au mois d'août
Ils disent la bonne aventure
Pour du piment et du vin doux

Et dans les bras d'une « éphémère » qui avait « les yeux d'outre-mer » l'ancien amant achèvera sa guérison.

La troisième partie du recueil *Le Roman inachevé* ne mentionnera pratiquement plus l'Italie, même si le Sud est fortement présent dans « Prose du bonheur et d'Elsa ». C'est le moment des engagements politiques qui conduisent Aragon à rejoindre la famille communiste qui peut bien se substituer à l'autre ; c'est le moment où survient Elsa, rencontrée à Paris et culturellement tournée vers l'Est et le Nord. Son modèle n'est plus Pétrarque, mais Pouchkine, dont il adapte librement le poème sur Odessa, ville de boue et de froidure qui l'éloigne de ses racines car :

La langue d'or de l'Italie
Ne s'y parle plus qu'à l'hôtel

Les côtes de la mer Noire et leur froid rigoureux ne peuvent faire oublier les rivages riens de la Méditerranée et même la plage du Lido, mais la page semble tournée et la victoire du Nord consommée.

Reconnaissons-le au moment de conclure, le Sud et l'Italie n'occupent qu'une place accessoire dans *Le Roman inachevé*, au moins quantitativement. Mais l'intensité d'un sentiment ne se mesure pas au nombre de vers. Ce recueil, qui s'attarde sur le temps qui passe, sur le corps qui vieillit, sur la mémoire qui vacille, ce recueil qui veut reconstruire une vie, rassembler les morceaux d'une mosaïque désordonnée, est un livre marqué de la *morosité*, mot qu'aime Aragon surtout sous la forme de l'adjectif « morose ». « Morose » ne désigne pas vraiment la tristesse, la mélancolie ; le terme marquerait plutôt un désenchantement vague, une rêverie maussade et, en théologie, dans un emploi rare, il marque la délectation, la complaisance, dans la tentation du péché notamment. Or par une curieuse collision lexicale, l'adjectif est associé à une place de Venise :

Les toits finissaient par blanchir sur le Campo Morosini
Que j'aimais pour son nom morose

Ce distique réunit dans un raccourci saisissant les deux fils contraires du recueil : celui de l'existence tourmentée, chargée d'incertitudes et de morosité ; et celui des moments de lumière dans un lieu mythique imprégné de culture et d'amour. Nous retrouvons ici cet écrivain partagé, cet homme-double, sensible tour à tour à la tentation de Venise et aux appels de Moscou, attiré tantôt par le pays des cerises et tantôt par la gloire des capitales, revendiquant sa latinité quand l'essentiel de sa vie, et une grande part de son œuvre, ont les couleurs du froid. Il ne m'appartient pas de me prononcer sur les divers aspects de cette relation particulière qu'Aragon entretint avec le Sud. Mais quand, à l'approche de la soixantaine, il se retourne sur son passé, pour ressusciter dans *Le Roman inachevé*, des lieux de bonheur ou pour s'inventer un lignage, l'espace méditerranéen et italien qu'il construit n'est pas la vaine reproduction de chromos pittoresques, c'est l'élaboration fantasmatique d'un univers virtuel.

Yves Stalloni